

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 15 (1877)  
**Heft:** 40  
  
**Artikel:** Ce n'est pas la danse : (fin)  
**Autor:** Bisse, Georges  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-184388>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

— Vo, foté vito lo camp !  
 — Yô, que desiron ?  
 — Avau lè coutès ! Catsi-vo permi lè bossons,  
 qu'on ne vo vâyé pas ; vo z'êtes licenciýi.

Cillião sordats ne sè firon pas coumandâ dou iadzo,  
 traciron ti sè reduirè dein 'na pinte et la colonne  
*d'attaque* fe adrâi balla.

## CE N'EST PAS LA DANSE

(Fin.)

Le médecin qu'on fit venir, après plusieurs jours passés dans cet état d'inquiétude, essaya de réagir à l'aide de divers moyens, mais ils restèrent sans succès. Il se trouvait en face d'un phénomène qui échappait complètement à sa science. Sans causes apparentes, sans mal local, sans crises douloureuses d'aucune sorte, mais sans retour non plus à une phase normale, les forces vivantes de Gloriette déclinaient de jour en jour jusqu'à un épuisement facile à prévoir. Nous ne prétendons pas expliquer ici un cas pathologique. Nous disons seulement ce qui advint. Quoi qu'il fût homme d'expérience, le docteur n'y comprenait rien, et un plus habile que lui n'y eût peut-être pas compris davantage. Son impuissance lui faisait le devoir d'un aveu ; et il avertit le forgeron de la probabilité, dans ces conditions, d'une fin prochaine.

L'homme empirique avait de fortes notions dans son genre. Par un examen personnel, il chercha à se rendre compte du danger de sa fille. Il demeura convaincu ; et seul, debout à son chevet, il pleura. Ces larmes du père n'eurent ni témoin ni affliction réciproque.

Julien, discret dans son chagrin qu'il devait garder pour lui-même, avait demandé à visiter la malade. Le reconnut-elle ? Il n'y parut pas. A l'immobilité atone de son visage, ce n'était pas probable. Cependant cette présence fit monter à ses lèvres un murmure de mots inachevés : « Père... c'était honnête... » Ombre d'un souvenir dans l'ombre d'une mémoire. Et cette tristesse dénuée d'expression faisait encore plus mal à voir sur une bouche habituellement si riieuse lorsqu'elle disait de ces choses-là. Julien pleura aussi. Ce rire et cette gaieté qui avaient été sa vie, elle les retrouva un moment dans la mort.

Comme une flamme sur le point de s'éteindre jette vivement sa dernière lueur, Gloriette eut un accès de lucidité entière.

Le père était auprès de son lit ; la vieille servante aussi. Julien se trouvait là pareillement, ainsi que le curé, qui ne la quittait guère, lorsque tout à coup sa raison s'éclaira.

Ne souffrant pas, se sentant seulement d'une faiblesse extrême, il lui sembla qu'elle s'éveillait d'un étrange sommeil. Elle ne se sentait même pas malade. Et à la vue de tout son monde, avec une pleine conscience de ses paroles, elle dit tout haut de son petit ton d'autrefois :

— Oh ! père, c'était honnête !... Monsieur le curé, ce n'est pas la danse... Oh ! non !...

Et en regardant Julien elle eut un charmant éclat de rire. Mais ce ne fut qu'un éclair.

Car aussitôt le voile retomba ; les ténèbres se firent de nouveau dans son esprit. Elle répéta encore une fois d'une voix faible : « Du sang... Oh ! que de sang !... » Et puis ce fut tout.

Naturellement on avait laissé ignorer l'événement à Jacquot, dont la guérison non plus n'était pas très certaine.

Le jour, à deux mois de là, où l'amputé put faire sa première sortie, il avait son idée.

Julien, qui ne pensait guère à lui, entendit résonner son « pilon » sur le sol empierré du devant de l'école. Jacquot venait dare dare lui en donner l'étreinte, pour lui tenir ce discours :

— Ecoute, Julien ; la souffrance rend meilleur, et j'ai beaucoup souffert. Tu aimes Gloriette, qui t'aime aussi. Eh bien ! il faut l'épouser ; et si je puis pour cela te servir en quelque

chose, je le ferai de grand cœur. Tu sais que j'en ai les moyens, grâce à ce qui doit me revenir.

Julien n'avait pas besoin de devenir meilleur ; il était bon. Ce procédé le toucha, mais ses regrets l'émurent bien plus encore. Il répondit tristement à Jacquot :

— Gloriette repose maintenant au cimetière ; l'effroi de ton accident lui avait tourné les sens. Vas-y ; tu reconnaitras sa tombe fraîche ; va lui répéter ce que tu viens de me dire. Ça lui fera peut-être plaisir.

Il y alla, — et il y pleura à son tour. Georges Bisse.

Il n'est bruit en ce moment, dans un des quartiers les plus populeux de Paris, que du mariage de M. Châtaignier, impasse de la Planchette, avec M<sup>lle</sup> Poirier, rue Copeau.

La noce s'est tenue la semaine dernière.

Au dessert, le parrain, jovial menuisier, a prononcé un petit discours de circonstance :

« Mes enfants, a-t-il dit, vous voilà liés par des chaînes indissolubles. Quoique *peu plié* aux exigences d'un discours, je ne serai pas assez *plat âne* pour me taire. Je n'ai plus comme vous des cheveux d'ébène, je suis un peu *bouleau* et ma tête *tremble* : c'est ainsi que, plus tard, il vous faudra *être*.

» En attendant, soyez *noyés* dans la joie ; vous avez du *pain* sur la planche.

» Que votre existence soit pleine de *charmes* sur terre et *sur eau*.

» Prenez *racine* pour faire une *souche* durable et fertile, qu'*empêche* souvent la discorde, et soyez toujours du *bois* dont on fait... les bons ménages. »

M. Geoffroy-Saint-Hilaire se plaisait à parler de l'expédition d'Egypte, dont il avait fait partie, et à la gloire de laquelle d'illustres savants ont tant contribué par leurs travaux. Entre autres souvenirs, évoqués par le célèbre naturaliste, nous rappellerons le trait suivant : L'insouciance des savants en face du péril, et surtout la considération que leur témoignait le général Bonaparte leur avait concilié l'affection et le respect du soldat, qui manifestait ces sentiments d'une manière singulièrement pittoresque. Pendant les marches, les membres de l'Institut d'Egypte étaient montés sur des ânes, et quand, à l'approche de l'ennemi, les bataillons français se formaient en carrés, pleins de sollicitude pour leurs amis les savants, et glorieux de les défendre, les soldats s'écriaient tout d'abord : « Au centre les ânes ! » et l'Institut se retirait au milieu de ces citadelles vivantes. C'était une sorte de compliment par antiphrase, mieux senti de ceux auxquels il s'adressait que la plupart des compliments académiques.

L. MONNET.

## PAPETERIE L. MONNET

Rue Pépinet, Lausanne

Carte céleste, avec horizon mobile.

Cartes de visites à la minute.

Fournitures de bureaux et d'écoles.

Registres, copie de lettres, presses à copier.

Impressions de factures, têtes de lettres, enveloppes, etc.

Couleurs anglaises, pinceaux, papiers teintés.

Serviettes maroquin et toile pour écoliers, étudiants et hommes d'affaires.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY.